**Jean-Paul Desbiens** (1927)

***Les Insolences du Frère Untel*** (1960)

 Le 21 octobre 1959, André Laurendeau publiait une *Actualité* dans *Le Devoir*, où il qualifiait le parler des écoliers canadiens-français de « parler joual ». C'est donc lui, et non pas moi, qui a inventé ce nom. Le nom est d'ailleurs fort bien choisi. Il y a proportion entre la chose et le nom qui la désigne. Le mot est odieux et la chose est odieuse. Le mot joual est une espèce de description ramassée de ce que c'est que le parler joual : parler joual, c'est précisément dire joual au lieu de cheval. C'est parler comme on peut supposer que les chevaux parleraient s'ils n'avaient pas déjà opté pour le silence et le sourire de Fernandel.

 Nos élèves parlent joual, écrivent joual et ne veulent pas parler ni écrire autrement. Le joual est leur langue. Les choses se sont détériorées à tel point qu'ils ne savent même plus déceler une faute qu'on leur pointe du bout du crayon en circulant entre les bureaux. « L'homme que je parle » — « nous allons se déshabiller » — etc. ne les hérisse pas. Cela leur semble même élégant. Pour les fautes d'orthographe, c'est un peu différent ; si on leur signale du bout du crayon une faute d'accord ou l'omission d'un s, ils savent identifier la faute. Le vice est donc profond : il est au niveau de la syntaxe. Il est aussi au niveau de la prononciation : sur vingt élèves à qui vous demandez leur nom, au début d'une classe, il ne s'en trouvera pas plus de deux ou trois dont vous saisirez le nom du premier coup. Vous devrez faire répéter les autres. Ils disent leur nom comme on avoue une impureté.

 Le joual est une langue désossée : les consonnes sont toutes escamotées, un peu comme les langues que parlent (je suppose, d'après certains disques) les danseuses des îles-sous-le-vent : oula-oula-alao-alao. On dit : « chu pas apable », au lieu de : « je ne suis pas capable » ; on dit : « l'coach m'enweille cri les mit du gôleur », au lieu de : « le moniteur m'envoie chercher les gants du gardien », etc. Remarquez que je n'arrive pas à signifier phonétiquement le parler joual. Le joual ne se prête pas à une fixation écrite. Le joual est une décomposition ; on ne fixe pas une décomposition, à moins de s'appeler Edgar Poe. Vous savez : le conte où il parle de l'hypnotiseur qui avait réussi à geler la décomposition d'un cadavre. C'est un bijou de conte, dans le genre horrible.

 Cette absence de langue qu'est le joual est un cas de notre existence, à nous, les Canadiens français. On n'étudiera jamais assez le langage. Le langage est le lieu de toutes les significations. Notre inaptitude à nous affirmer, notre refus de l'avenir, notre obsession du passé, tout cela se reflète dans le joual, qui est vraiment notre langue. Je signale en passant l'abondance, dans notre parler, des locutions négatives. Au lieu de dire qu'une femme est belle, on dit qu'elle n'est pas laide ; au lieu de dire qu'un élève est intelligent, on dit qu'il n'est pas bête ; au lieu de dire qu'on se porte bien, on dit que ça va pas pire, etc.

 J'ai lu dans ma classe, au moment où elle est parue, l'*Actualité* de Laurendeau. Les élèves ont reconnu qu'ils parlaient joual. L'un d'eux, presque fier, m'a même dit : « On est fondateur d'une nouvelle langue ! » Ils ne voient donc pas la nécessité d'en changer. « Tout le monde parle comme ça », me répondaient-ils. Ou encore : « On fait rire de nous autres si on parle autrement que les autres » ; ou encore, et c'est diabolique comme objection : « Pourquoi se forcer pour parler autrement, on se comprend ». Il n'est pas si facile que ça, pour un professeur, sous le coup de l'improvisation, de répondre à cette dernière remarque, qui m'a véritablement été faite cette après-midi-là.

 Bien sûr qu'entre jouaux, ils se comprennent. La question est de savoir si on peut faire sa vie entre jouaux. Aussi longtemps qu'il ne s'agit que d'échanger des remarques sur la température ou le sport ; aussi longtemps qu'il ne s'agit de parler que du cul, le joual suffit amplement. Pour échanger entre primitifs, une langue de primitif suffit ; les animaux se contentent de quelques cris. Mais si l'on veut accéder au dialogue humain, le joual ne suffit plus. Pour peinturer une grange, on peut se contenter, à la rigueur, d'un bout de planche trempé dans de la chaux ; mais pour peindre la Joconde, il faut des instruments plus fins.

**Michèle Lalonde** (1937)

***Speak white*** (1968)

Speak white
il est si beau de vous entendre
parler de Paradise Lost
ou du profil gracieux et anonyme qui tremble
dans les sonnets de Shakespeare

nous sommes un peuple inculte et bègue
mais ne sommes pas sourds au génie d'une langue
parlez avec l'accent de Milton et Byron et Shelley et
Keats
speak white
et pardonnez-nous de n'avoir pour réponse
que les chants rauques de nos ancêtres
et le chagrin de Nelligan

speak white
parlez de chose et d'autres
parlez-nous de la Grande Charte
ou du monument de Lincoln
du charme gris de la Tamise
De l'eau rose du Potomac
parlez-nous de vos traditions
nous sommes un peuple peu brillant
mais fort capable d'apprécier
toute l'importance des crumpets
ou du Boston Tea Party
mais quand vous really speak white
quand vous get down to brass tacks

pour parler du gracious living
et parler du standard de vie
et de la Grande Société
un peu plus fort alors speak white
haussez vos voix de contremaîtres
nous sommes un peu durs d'oreille
nous vivons trop près des machines
et n'entendons que notre souffle au-dessus des outils

speak white and loud
qu'on vous entende
de Saint-Henri à Saint-Domingue
oui quelle admirable langue
pour embaucher
donner des ordres
fixer l'heure de la mort à l'ouvrage
et de la pause qui rafraîchit
et ravigote le dollar

speak white
tell us that God is a great big shot
and that we're paid to trust him
speak white
c'est une langue riche
pour acheter
mais pour se vendre
mais pour se vendre à perte d'âme
mais pour se vendre

ah! speak white
big deal
mais pour vous dire
l'éternité d'un jour de grève
pour raconter
une vie de peuple-concierge
mais pour rentrer chez-nous le soir
à l'heure où le soleil s'en vient crever au dessus des ruelles
mais pour vous dire oui que le soleil se couche oui
chaque jour de nos vies à l'est de vos empires
rien ne vaut une langue à jurons
notre parlure pas très propre
tachée de cambouis et d'huile

speak white
soyez à l'aise dans vos mots
nous sommes un peuple rancunier
mais ne reprochons à personne
d'avoir le monopole
de la correction de langage

dans la langue douce de Shakespeare
avec l'accent de Longfellow
parlez un français pur et atrocement blanc
comme au Viet-Nam au Congo
parlez un allemand impeccable
une étoile jaune entre les dents
parlez russe parlez rappel à l'ordre parlez répression
speak white
c'est une langue universelle
nous sommes nés pour la comprendre
avec ses mots lacrymogènes
avec ses mots matraques

speak white
tell us again about Freedom and Democracy
nous savons que liberté est un mot noir
comme la misère est nègre
et comme le sang se mêle à la poussière des rues d'Alger ou de Little Rock

speak white
de Westminster à Washington relayez-vous
speak white comme à Wall Street
white comme à Watts
be civilized
et comprenez notre parler de circonstance
quand vous nous demandez poliment
how do you do
et nous entendes vous répondre
we're doing all right
we're doing fine
We
are not alone

nous savons
que nous ne sommes pas seuls.

**Jacques Renaud** (1943)

***Le Cassé*** (1964)

Après leur première nuit, le matin, Philomène était partie travailler. Et le soir, elle n'était pas rentrée chez elle au cas où Ti-Jean l'aurait attendue. Elle était allée chez Louise. Elle ne voulait pas revoir Ti-Jean. Ti-Jean l'avait cherchée durant trois soirs d'affilée. Il était retourné au restaurant où il avait rencontré Philomène et il avait fait connaissance avec l'amie de Philomène, Louise. Tassée dans un coin, Louise lui avait donné son adresse. Durant deux matins d'affilée, Philomène n'était pas entrée à la manufacture. De peur que Ti-Jean arrive à la découvrir là-bas. Elle craignait d'avoir à subir l'autorité sans répliques de ce costaud un peu trop brutal. Elle avait perdu sa djobbe.

Ti-Jean était arrivé à minuit chez Louise. Il l'avait trouvée couchée avec Yves.

— Comment qui s'appelle lui calvaire !

— Voyons, Ti-Jean, voyons, Ti-Jean...

— Pas d'affaires crisse, comment qu'y s'appelle c'te morviat-là !
— Fais pas l'fou, Ti-Jean, y s'appelle Yves, fais pas l'fou.

Philomène courait tout nue dans l'appartement, elle cherchait. Yves ne disait rien. Il avait tiré le drap sur lui. Il était un peu éberlué. Surtout endormi.

— Ben, Yves, sors d'icitte crisse ! T'as pas d'affaires à y pogner l’cul. C’est ma plote pour tout l'temps astheure ! Mets-toé ben ça dans ton casse sale !...

— Comment...

— M'as t'sortir si tu sors pas !

Ti-Jean mesure cinq pieds et huit pouces. Il est roffe avec lui comme avec les autres. Quand il veut quelque chose, y a personne pour le faire démordre. Il pèse cent cinquante livres. Il a des yeux grands comme des trente sous. Bruns. Il beugle. Avec lui Philomène avait peur de personne, mais bonyeu...

Il avait défoncé la porte pour entrer. La concierge s'était réveillée et elle était montée dans la chambre à Louise en entendant les cris de Ti-Jean.

— Si vous arrêtez pas j'appelle la police. Ç'a-tu du bon sens.

Yves était sorti finalement, complètement éveillé. Les voisins cognaient au plafond, au plancher, dans les murs, « vos yeules ! » Philomène osait pas trop se montrer, quand la concierge l’a vue, elle a glapi qu’elle avertirait la vraie locataire de plus laisser n'importe qui coucher chez elle, que c'étai pas normal ces affaires-là... Philomène avait eu à quitter Louise le lendemain même à la demande expresse de la concierge.

Philomène avait promis d'abord à la concierge puis ensuite à Louise de payer les dégâts causés à la porte. C'est Ti-Jean qui avait finalement payé. Il voulait se faire pardonner par Louise. Par Philomène aussi. Mais Louise avait quand même un petit côté grassette pas mal ragoûtant.

**Claude Jasmin** (1930)

***Pleure pas, Germaine*** (1965)

Se faire bardasser. Partir sur une baloune tous les vendredis soirs. On vient qu'on en a plein le casque. J'suis pas le diable fier. J'ai qua­rante ans. Déjà. Où c'est que ça m'a mené de me faire mourir à travailler comme un maudit cave toutes *ces* années. Vingt-cinq ans de sueurs. De job en job. Mal payé, malcontent. Y a pas un plant, pas un trou d'usine où j'ai pas sué, pas une manufacture de Montréal où j'ai pas un peu bavé pour ma pitance. Et là, j'ai eu envie de changer. D'aller me laver, d'aller plus loin. Je me sens plein de poux, sale à mort, de la morve. Puant. Et la femme qui me répète son idée, sa maudite idée, sa Gaspésie.

— Faudrait s'en aller ailleurs, Gilles. C'est trop grand, trop paqueté, la ville. On devrait tenter sa chance à campagne, en Gaspésie.

On y va. On va voir ça ta fameuse Gaspésie, ta Gaspésie en or, on y va. Les enfants, ça comprend jamais rien. Y étaient fous comme des balais. On a attendu que l'école finisse. En voiture, mes petits morveux ! Albert, le grand braillait :

— On va manquer les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste. On va manquer la parade.

Quatorze ans, et ça braille encore pour des parades. Y a fallu une claque sur la gueule pour l'arrêter de chialer. Ma plus vieille, ma plus smart, Murielle, et ça juste quinze ans, aide sa mère. La remorque, que j'ai accrochée derrière mon char, déborde de bébelles, de traîneries, de bouts de linge. Albert niaise avec son vieux transistor détraqué. Inutile et fainéant. Les petits, Ronald et Janine, s'amusent à jumper sur le tas de bagages.

— Bande de petits maudits fatigants ! Allez vous assir dans le char. Vous allez tout démancher les paquets d'affaires. C'est ma vieille qui gueule encore. Pauvre Germaine ! Toute sa chienne de vie a va chialer, gueuler après tout un chacun. Même mort, enterré, y me semble que je vas encore l'entendre au fond de mon trou. Ses criages, je les ai au fond des oreilles. Y me semble que ça fait une éternité que je vis à côté d'elle et que j'l'écoute crier pour un oui, pour un non, pour un rien, pour... pour des fois, de maudites bonnes raisons. J'suis pas un bon mari.

C'est fait. Ça tient. De la corde, en veux-tu, en v’là. Des bouts de câbles, des bouts de cravates, des ceintures de cuir fixées ensemble. Ça tient. Ma vie. Mon héritage. Notre existence, depuis ce lot d'années, sur la rue Drolet. Salut deuxième étage en marde ! Salut, escalier de cul où on se pétait la gueule tous les hivers, marches branlantes, rampes branlantes, salut p'tite rue Drolet. On part.

— Pourquoi partir dans la nuit, comme des voleurs, papa ?

— Parce qu'on est des voleurs, Murielle. Six mois de loyer pas payé. Par la ruelle, comme des voleurs. Je cherche, des yeux, ma beauté. Je la retrouverai jamais ma beauté. Seize ans. Une perle, une vraie petite fée, une danseuse. A repose au cimetière de l'est. Faut bien que j’l'admette, on aurait pu me prendre les petits, Janine et Ronald, on aurait pu me tuer le grand Albert, mais celle-là... je m'y ferai jamais. Seize ans! Une vraie beauté, pleine de vie, joyeuse. Rolande !

**Michel Tremblay** (1942)

***Les Belles Soeurs*** (1968)

Acte I

*Pendant ce monologue, Gabrielle Jodoin, Rose Ouimet, Yvette Longpré et Lisette de Courval ont fait leur entrée. Elles se sont installées dans la cuisine sans s'oc­cuper de Marie-Ange. Les cinq femmes se lèvent et se tournent vers le public.*

LES CINQ FEMMES *(ensemble).* — Une maudite vie plate ! Lundi !

LISETTE DE COURVAL. — Dès que le soleil a commencé à caresser de ses rayons les petites fleurs dans les champs et que les petits oiseaux ont ouvert leurs petits becs pour lancer vers le ciel leurs petits cris...

LES QUATRE AUTRES. — J'me lève, pis j'prépare le déjeuner! Des toasts, du café, du bacon, des œufs. J'ai d'la misère que l'yable à réveiller mon monde. Les enfants partent pour l'école, mon mari s'en va travailler.

MARIE-ANGE BROUILLETTE. — Pas le mien, y'est chômeur. Y reste couché.

LES CINQ FEMMES. — Là, là, j'travaille comme une enragée, jusqu'à midi. J'lave. Les robes, les jupes, les bas, les chandails, les pantalons, les canneçons, les brassières, tout y passe ! Pis frotte, pis tord, pis refrotte, pis rince... C’t’écœurant, j'ai les mains rouges, j't'écœurée. J'sacre. À midi, les enfants reviennent. Ça mange comme des cochons, ça revire la maison à l'envers, pis ça repart ! L'après-midi, j'étends. Ça, c'est mortel ! J'haïs ça comme une bonne ! Après, j'prépare le souper. Le monde reviennent, y'ont l'air bête, on se chicane ! Pis le soir, on regarde la télévision ! Mardi !

LISETTE DE COURVAL. — Dès que le soleil...

LES QUATRE AUTRES FEMMES. — J'me lève, pis j'prépare le déjeuner. Toujours la même maudite affaire ! Des toasts, du café, des œufs, du bacon... J'réveille le monde, j'les mets dehors. Là, c'est le repassage. J'travaille, j'travaille, j'travaille. Midi arrive sans que je le voye venir pis les enfants sont en mau­dit parce que j'ai rien préparé pour le dîner. J'leu fais des sandwichs au baloné. J'travaille toute l'après-midi, le souper arrive, on se chicane. Pis le soir, on regarde la télévision ! Mercredi ! C'est le jour du mégasinage ! J'marche toute la journée, j'me donne un tour de rein à porter des paquets gros comme ça, j'reviens à la maison crevée ! Y faut quand même que je fasse à manger. Quand le monde arrivent, j'ai l'air bête ! Mon mari sacre, les enfants braillent... Pis le soir, on regarde la télévi­sion ! Le jeudi pis le vendredi, c'est la même chose ! J'm'esquinte, j'me désâme, j'me tue pour ma gang de nonos ! Le samedi, j'ai les enfants dans les jambes par-dessus le marché ! Pis le soir, on regarde la télévision ! Le dimanche, on sort en famille : on va souper chez la belle-mère en autobus. Y faut guetter les enfants toute la journée, endurer les farces plates du beau-père, pis manger la nourriture de la belle-mère qui est donc meilleure que la mienne au dire de tout le monde ! Pis le soir, on regarde la télévision ! Chus tannée de mener une maudite vie plate ! Une mau­dite vie plate ! Une maudite vie plate ! Une maud...

*(L'éclairage redevient normal. Elles se rassoient brusquement.)*

Acte II

*(Projecteur sur Rose Ouimet.)*

ROSE OUIMET. — Oui, la vie, c'est la vie, pis y'a pas une crisse de vue française qui va arriver à décrire ça ! Ah ! c'est facile pour une actrice de faire pitié dans les vues ! J'cré ben ! Quand a'l'a fini de travailler, le soir, a rentre dans sa grosse maison de cent mille piasses, pis a se couche dans son lit deux fois gros comme ma chambre à coucher ! Mais quand on se réveille, nous autres, le matin... *(Silence.)* Quand moé j'me réveille, le matin, y'est tou­jours là qui me r'garde... Y m'attend. Tous les matins que le bonyeu emmène, y se réveille avant moé, pis y m'attend ! Pis tous les soirs que le bonyeu emmène, y se couche avant moé, pis y m'attend ! Y'est toujours là, y'est toujours après moé, collé après moé comme une sangsue ! Maudit cul ! Ah ! ça, y le disent pas dans les vues, par exemple ! Ah ! non, c'est des choses qui se disent pas, ça ! Qu'une femme soye obligée d'endurer un cochon toute sa vie parce qu a l'a eu le malheur d'y dire « oui » une fois, c'est pas assez inté­ressant, ça ! *(Silence.)* J'l'ai-tu assez r'gretté, mais j’l’ai-tu assez r'gretté. J'arais jamais dû me marier ! J'arais dû crier « non » à pleins poumons, pis rester vieille fille ! Au moins, j'arais eu la paix ! C'est vrai que j'étais ignorante dans ce temps-là pis que je savais pas c'qui m'attendait ! Moé, l'épaisse, j'pensais rien qu'à « la Sainte Union du Mariage » ! Faut-tu être bête pour élever ses enfants dans l'ignorance de même, mais faut-tu être bête ! Ben, moé, ma Carmen, a s'f'ra pas poigner de même, ok ? Parce que moé, ma Carmen, ça fait longtemps que j'y ai dit c'qu'y valent, les hommes ! Ça, a pourra pas dire que j'l’ai pas avartie ! *(Au bord des larmes.)* Pis a finira pas comme moé, à quarante-quatre ans, avec un p'tit gars de quatre ans sur les bras pis un écœurant de mari qui veut rien comprendre, pis qui demande son dû deux fois par jour, trois cent soixante-cinq jours par année ! Quand t'arrive à qua­rante ans pis que tu t'aparçois que t'as rien en arrière de toé, pis que t'as rien en avant de toé, ça te donne envie de toute crisser là, pis de toute recom­mencer en neuf! Mais les femmes, y peuvent pas faire ça... Les femmes, sont pognées à'gorge, pis y vont rester de même jusqu'au boute ! *(Éclairage général.)*

**Michel Tremblay** (1942)

***C't'à ton tour, Laura Cadieux*** (1973)

Si j'pouvais donc m'en sacrer! Si j'pouvais donc l'oublier! Si j'pouvais donc péter tou'es maudits miroirs, pis tou'es maudites vitrines du monde, que j's'rais donc heureuse ! Si j'pouvais donc pus jamais me voir ! Pus jamais me voir, verrat ! Mais non. J'peux jamais faire deux pas sans m'aparcevoir dans quequ'vitrine... ou dans quequ'miroir... de plus en plus grosse, de plus en plus... vieille. Les ceuses qui disent que les gros vieillissent moins vite, là, ben y doivent être maigres en câliboire ! T'as peut-être moins de rides dans le visage, mais t'as des bosses pis des bourrelets partout su'l'corps, pis des nouvelles varices qui pètent à tou'es'jours, par exemple ! Pis t'as les reins qui faiblissent, pis t'as de la misère à te t'nir sur tes deux cannes. T'as beau dire que tu restes jeune de cœur, ton corps te laisse tomber ben vite. Pis à quoi ça sert, voulez-vous ben m'dire, d'avoir un cœur jeune dans un vieux corps... un vieux *gros* corps ! Mon rêve, ça s'rait de rester enfarmée chez nous, tu-seule... *tu-seule*, devant la télévision, sans miroirs nulle part dans'maison, pis de manger tant que j'voudrais... Toutes les chips que j'voudrais manger, pis toutes les pinottes que j'voudrais manger, pis toutes les Pepsi que j'voudrais boire ! Mais... si j's'rais tu-seule... Si j's'rais tu-seule, j's'rais moins sur les narfs, pis j'arais peut-être moins envie de manger sans arrêter, pis j'engraisserais peut-être pus, aussi. J'engraisse parce que chus pas tu-seule, justement. J'engraisse parce que Pit est là pour me dire que chus grosse, pis que Madeleine est là pour me dire que chus grosse, pis que Raymond est là pour me dire que chus grosse... Plus y me l'disent, plus j'mange! N'importe quoi... n'importe quand... Y'a rien que le p'tit qui me l'dit pas encore... Mais ça s'ra pas long. Quand y va aller à l'école, y va ben finir par s'aparcevoir que les mères sont pas toutes des truies comme moé... Si y me le diraient moins, toute la gang, j'finirais peut-être par m'en sacrer ! Ah, pis qu'y me laissent donc manger en paix, c'est tout c'qu'y m'reste dans'vie, ciboire !

[…]

Moé, y'a rien que j'haïs comme prendre l'étebus 80. J'pourrais prendre un autre chemin pour aller chez le docteur, mais j's'rais obligée de transferrer deux fois. J'l'ai faite, une fois, pis c'tait assez long... Papineau jusqu'à Saint-Joseph ; Saint-Joseph jusqu'à'station Laurier, pis là la 51 jusqu'à Park Avenue. C'est ben que trop long. Pis t'attends toujours une demi-heure, à Saint-Joseph... Ça fait que j'prends la 80 pareil. Aïe, ça pue dans ces maudites étebus-là, c'est pas croyable ! Ça pis la 55 Saint-Laurent, là, c'est pas un cadeau! Si y'avaient pas de savon pour se laver dans leurs pays, c'te monde-là, ben nous autres on n'a, du savon, pis y coûte pas cher, ça fait qu'y devraient apprendre à s'en sarvir! J'pense que tu leur montrerais une barre de savon, à ces Grecs-là, pis à ces Polonais-là, pis à ces Italiens-là, pis y penseraient que c't'un gros bonbon, viarge ! Surtout l'hiver. Maudit que ça pue ! Là, c'est l'été pis les châssis sont ouverts, c'est pas pire, mais quand toute est farmé, là l'hiver... Moé, j'me mets du parfum Avon avant de partir de chez nous pis j'garde mes mains dans ma face tout le long, c'est pas des farces ! Y lavent même pas leu'linge, j'pense ! Pit, lui, y les haï assez, là, qu'y dit que c'est là qu'on devrait mettre des bombes. Raymond, lui, y dit qu'y faut les laisser tranquilles... Sont loin de chez eux, pis peut-être qu'y s'ennuient. Ben ç'tait de rester chez eux, c'est toute ! On y va-tu, chez eux, nous autres? Si y'ont même pas d'argent pour s'acheter une barre de savon, comment c'qu'y'ont fait pour travarser jusqu'icitte, hein? Pis essayez pas de leu'faire parler le français, Ah, non, monsieur, ça continue à parler leu'langue! Y faudrait que t'apprennes leu'langue dans ton propre pays, avec eux-autres ! Ça parle leu'langue, ça continue à s'habiller comme chez eux, pis ça vit comme chez eux ! Ça apprend quequ'mots d'anglais pour licher le cul des ceuses qui mènent, mais c'est toute. Que c'est que c'est v'nu faire icitte, ça, mystère. Ça vient prendre nos jobs, par exemple, ah, ça, ben sûr! Pit, y travaille dans'voirie ça fait qu'y sait de quoi c'qu'y parle ! Y paraît que c'est prête à travailler pour moins cher, pis que les Italiens, pis les Polonais, surtout, c'est tellement forts, que c'est pas tuables ! Pit a déjà failli pardre sa job à cause d'eux-autres ! Ah, oui, c'est vrai ! Y travaillait pas assez fort! Imaginez! Y'arrive à'maison à moitié mort à tou'es soirs, pis c'est pas assez pour ses boss ! Y'en a même un, de ses boss, à Pit, qui est Italien, c'est pas des maudites farces ! Quand tu viens au monde dans un pays, reste-s'y donc, verrat! Me voyez-vous, moé, pognée à travailler en Italie ? Que c'est que j'frais, hein ? J's'rais obligée d'apprendre leu'maudite langue, j'suppose ! Ben, jamais d'ia vie ! Une folle ! Jamais ! Jamais dans cent ans ! Entéka...

**Noël Audet** (1938-2005)

***Écrire de la fiction au Québec*** (2005)

 Les Québécois ne sont ni Français ni Américains au sens d'États-uniens, soit ! Ils partagent avec les uns le code linguistique fondamental, avec les autres, une partie de leur culture, de leur mode de vie, de leurs valeurs quotidiennes. Penser le monde en français, le vivre à la manière des Amériques, sur le mode du réflexe : tout est là, c'est notre risque et notre force.

 Dans une entrevue de Gilles Archambault avec Susan Cohen (Radio-Canada, le 13 mai 1986), cette dernière énonçait l'idée suivante, à savoir que la littérature moderne américaine est une littérature régionale, c'est-à-dire provenant de régions culturelles et géographiques fort différentes, et dont l'exotisme est par conséquent interne. Cette littérature est ethnique ou plus précisément multi-ethnique.

 Je crois qu'en ce sens la littérature québécoise est avant toute chose une région de la littérature du continent américain. Le Québec possède en effet des traits particuliers sur les plans géographique, linguistique et culturel, tout en partageant avec le reste de l'Amérique certaines autres réalités. Notre rapport au monde est donc spécifique, et il appartient aux auteurs d'inscrire cette différence dans leurs œuvres, en décrivant leur univers propre dans ce qu'il a de plus significatif, en réinventant au besoin la langue pour la plier à exprimer de la manière la plus juste cette partie du continent, sans toutefois se rendre inaudible à l'oreille de tout francophone. Ce n'est pas une mince tâche !

 Bref, on peut concevoir un avenir pour la littérature québécoise seulement si elle arrive à se définir une norme qui lui soit propre, dans la marge de la norme française, mais qui sera davantage à l'écoute de ses contenus et de sa culture propre, laquelle devrait susciter ses propres formes. Parce que, tout le monde le sait, le contenu et la forme sont des aspects du texte qui s'interpénétrent, qui s'informent mutuellement. On peut être Québécois, c'est-à-dire francophone d'Amérique par la langue (je ne prône bien sûr pas le joual), et la norme, et les contenus socioculturels. Écrire une œuvre qui soit universelle n'est pas un défi insurmontable, car ce qui est bien observé jusque dans le détail infime est commun à tous les humains, quel que soit le lieu où l'action se déroule. *Et l'écrire de façon telle qu'elle n'ait pu être produite qu'ici.* Proust, Joyce, Marquez, Kundera, Grass, Salinger, Irving, Calvino n'ont fait que cela pour leurs pays respectifs.

[...]

 Ce qui importe avant tout, n'est-ce pas de peindre de façon juste et originale la culture et les valeurs que l'écrivain observe chez ses concitoyens, de manière que cette parole-là soit lisible par le plus grand nombre et que le plus grand nombre puisse s'y regarder comme dans un miroir, ne serait-ce que pour le simple fait d'y prendre conscience d'exister? Ce rapport de l'écrivain à la société ne s'invente pas : il est le fruit d'un long apprentissage, de milliers de contacts, d'observations et d'échanges sociaux, qui s'étendent sur toute la partie de la vie antérieure à l'œuvre. L'écriture et la vie personnelle ou collective sont souvent tout à fait intriquées, corrélées, correspondantes. Comment pourrions-nous en effet rendre compte d'une autre culture sans risquer les points de vue touristique ou journalistique, qui n'ont rien à voir avec les objets de la littérature ?

 Nous sommes en partie de culture française (on peut discuter longtemps de l'importance plus ou moins grande de cette part), mais il conviendrait d'admettre un jour que pour le reste, nous sommes de culture américaine, où il faut entendre « américaine » au sens de « continentale » ou mieux « des trois Amérique ». Ceux qui ont quelque peu voyagé du nord au sud de ce continent savent que nous partageons beaucoup de choses avec la plupart des pays : des histoires parallèles de découverte et de fondation, des rapports nouveaux à l'espace élargi, au climat (que ce soit dans le froid extrême ou dans la chaleur torride), aux valeurs de renaissance personnelle et collective, aux mythes du succès et du bonheur.

 Reconnaissons qu'il s'est passé des choses intéressantes dans la littérature québécoise des années quatre-vingt, précisément dans le sens de cette identification du public lecteur à la production littéraire courante. À côté d'une littérature de recherche, parfois exemplaire mais destinée à un public restreint, d'autres œuvres rejoignaient en effet la « sensibilité » du public, élargissaient le bassin de lecteurs et commençaient à constituer les véritables assises populaires de notre littérature. Il serait temps que la critique savante en prenne bonne note, car pour la première fois non seulement une œuvre mais un groupe d'œuvres échappent aux diktats de l'*establishment* littéraire et commencent à faire mentir Gilles Marcotte quand il prétendait que l'institution « a préséance sur les œuvres » et qu'elle s'attribue surtout des prix à elle-même.

 Écrire pour son peuple, oui, dans un premier réflexe, pour s'assurer de ne pas parler dans le vide. Voilà un programme qui implique des choix, non pas dans les sujets mais dans la manière de les traiter. Des choix lexicaux, des choix d'écriture. Et que l'institution ronronne en paix ! Sinon, on continuera d'écrire pour l'institution, c'est-à-dire pour personne, et il manquera toujours à cette littérature le contact essentiel avec le public qui, seul, lui permettrait de s'établir enfin en tant que culture.